



Koutammakou, le pays des batammariba, “ ceux qui façonnent la terre ”

Thierry Joffroy, Nayoundjoua Djanguenane

► To cite this version:

Thierry Joffroy, Nayoundjoua Djanguenane. Koutammakou, le pays des batammariba, “ ceux qui façonnent la terre ”. CRAterre. 2005, 2-906901-39-3. hal-01941552

HAL Id: hal-01941552

<https://hal.science/hal-01941552>

Submitted on 11 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PATRIMOINE MONDIAL



KOUTAMMAKOU

“KOUTAMMAKOU”

le pays des BATAMMARIBA

“ceux qui façonnent la terre”



Les Amis du Patrimoine





KOUTAMMAKOU

“KOUTAMMAKOU”

le pays des BATAMMARIBA

“ ceux qui façonnent la terre ”

PRÉFACE

L'inscription en 2003 du « Koutammakou, le pays des Batammariba », sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO est une fierté pour le Togo et plus largement pour toute l'Afrique subsaharienne. Cette décision est particulièrement forte, car elle engage une meilleure reconnaissance d'une catégorie de patrimoine culturel auquel la majorité des africains s'identifie.

Le paysage culturel du Koutammakou qui nous est présenté dans ce magnifique livret est bel et bien un exemple exceptionnel des réelles possibilités d'organisation équitable de la vie des hommes dans le respect de leur territoire et de leur environnement.

Au-delà du souci des Batammariba de conserver leur culture, l'expression de leur diversité culturelle, mais aussi de leur volonté de voir l'UNESCO et la communauté internationale les aider à conserver intactes leurs valeurs face aux agressions du monde moderne, il serait peut-être bon que les décideurs s'inspirent de certaines de leurs connaissances pour enfin trouver les solutions aux problèmes de développement du continent africain et à la lutte contre la pauvreté.

C'est pourquoi, outre de l'aspect très patrimonial que présente le Koutammakou, je vous engage à lire ce livret dans tous ses détails car il introduit de manière claire la relation forte entre ses caractéristiques physiques visibles et ses aspects immatériels qui justifient sa valeur exceptionnelle.

Mes félicitations vont au gouvernement togolais, et plus particulièrement à La Direction du Patrimoine Culturel qui en décidant de proposer ce site sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, a participé pleinement à la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial en Afrique.

Mes félicitations vont également à l'Association « Les Amis du Patrimoine » qui joue un rôle toujours très actif pour la protection du Patrimoine togolais, ainsi qu'à l'équipe de CRATerre-EN SAG qui a participé à la préparation de ce livret, et qui, grâce à son expertise mondialement reconnue a largement contribué à la préparation de la proposition et donc à l'inscription du site au Patrimoine Mondial.

Ce livret que j'ai l'honneur d'introduire est un résumé, destiné au grand public, du contenu de la proposition d'inscription qui a été soumise à l'UNESCO par le Togo. Son caractère scientifique et ses nombreuses illustrations vous plongent dans un univers culturel unique au cœur de l'Afrique de l'Ouest.

Bonne découverte à tous !

Lazare ELOUNDOU
Spécialiste du Programme

Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, Section Afrique

INTRODUCTION

Le Koutammakou est un paysage culturel vivant qui illustre particulièrement bien les traits culturels des groupes ethniques de la région du Sahel qui, avides d'indépendance et de liberté n'ont jamais été assimilés ou asservis par les royaumes qui se sont développés dans la région jusqu'au 19^e siècle. Ces groupes qui, entre autres, comprennent les Lobi, les Gourounsi et les Rukuba, occupent divers territoires, souvent situés dans les zones de montagnes qui s'étendent de la Côte d'Ivoire jusqu'au Cameroun.

Inspirés par leur environnement, et les esprits et souffles qui l'habitent, les Batammariba ont développé une culture mêlant judicieusement aspects techniques, sociaux et religieux. Leur territoire est à cette image : un témoin des fabuleuses connaissances de ce peuple et de sa recherche constante de l'harmonie entre les hommes, mais aussi entre l'homme et la nature qui l'entoure. Le Koutammakou est donc un territoire aménagé de façon harmonieuse. Il est marqué par un habitat dispersé, entouré de zones agricoles, de collines aménagées en terrasses, de bosquets et autres lieux sacrés, de chemins rituels, et de zones laissées vierges.



Si son paysage est bien représentatif de la sous région, le Koutammakou possède toutefois une caractéristique toute particulière : la takienta. La takienta est la maison familiale de base. Toutes sont quasiment identiques. Dans ce modèle « parfait », tout est à la fois technique, utilitaire et symbolique. Rien n'est laissé au hasard. Si nombre d'habitats dans la région possèdent des dimensions symboliques assez fortes, aucun d'eux ne possède cette interrelation aussi complète entre symbolisme, fonction et logique constructive.

La volonté persistante des Batammariba de conserver leur indépendance et leur liberté, mais aussi un certain isolement géographique du Koutammakou (et plus particulièrement sa partie située au Togo), ont fait que cette zone a particulièrement bien conservé sa forte identité et mérite donc d'être protégée et conservée, tout en permettant à ses habitants de poursuivre un processus d'amélioration de leurs conditions de vie. C'est dans cette optique que le gouvernement togolais a demandé l'inscription du Koutammakou au Patrimoine Mondial, distinction qui lui fut attribuée sans difficultés en juillet 2004 par le Comité du Patrimoine Mondial réuni pour sa 28^e session, à Suzhou, en Chine.





Les Batamariba appartiennent à l'aire culturelle Paragourma. En effet, ils ont des affinités linguistiques avec les ethnies Gangan, Gurma, Moba, Bassar, Nawda, etc., qui la composent. Ils occupent un territoire qui se situe à cheval sur la frontière entre le Bénin et le Togo, dans une région de savane, dominée par les massifs montagneux de l'Atacora.

L'origine des Batamariba reste encore relativement incertaine. Il existe en effet plusieurs versions et celles-ci ne pourront être vérifiées que si elles sont étayées par les résultats de fouilles archéologiques que prévoient de mettre en œuvre les archéologues togolais.

Certaines traditions orales parlent des Batamariba comme étant les enfants de Fawaafa, le serpent souterrain qui couva dans un lieu secret les œufs d'où sortirent leurs premiers ancêtres.

Selon une autre tradition, les Batamariba seraient des autochtones (Tcham). Ils seraient descendus du ciel dans un pays qui

aurait été vide à leur arrivée. Cependant, des traces de vie humaine, attestées par des vestiges archéologiques, qui auraient appartenu aux Ngam-Ngam (Gayibor) tendraient à prouver le contraire.

Les Batamariba affirment aussi volontiers qu'ils viennent de « Dinaba » (Dinabakobé). Ce mot évoquerait le nom du roi des Mossi, le Moro Naba. Dans la tradition, Dinaba se situerait du côté du soleil couchant, donc à l'Ouest. Ceci confirmerait l'hypothèse que les Batamariba auraient séjourné parmi les Mossi et les Gulmatchéba.

En fait, la comparaison avec les traditions orales des autres groupes ethniques de la région tendrait à prouver que les Batamariba seraient venus de régions situées à l'Ouest ou au Nord-Ouest de l'Atacora, certains précisant même du Burkina Faso. Il est à noter que l'on retrouve chez les Batamariba des coutumes similaires à celles des populations se situant au Burkina Faso et au



Nord Ghana, et même plus à l'Ouest, en Côte d'Ivoire, et ce plus particulièrement avec les groupes Mossi et Gulmatchéba.

Si la tradition indique aussi un mouvement d'Ouest en Est, la création de nouveaux lieux d'initiation se trouvant toujours dans cette direction, on note toutefois que les récentes migrations se sont plutôt faites du Nord vers le Sud, mais là encore, venant plutôt du Burkina Faso, vers le Togo, et plus précisément dans la région naturellement

peu accessible et donc bien protégée des monts de l'Atacora.

Comme les autres groupes ethniques de la région, ils se seraient réfugiés dans cette zone montagneuse entre les 16^e et 18^e siècles pour mieux se protéger de la domination que cherchaient à imposer les royaumes des Mossis, Gourmantché, ou encore Mamprussi et Dagomba. La tradition raconte que les Babiati, un groupe ethnique maîtrisant bien les techniques de forge et qui était déjà

établi dans la région de la Kéran les auraient accueillis amicalement et qu'ils auraient cohabité et se seraient même unis, avant que certains d'entre eux ne quittent la région.

Les Batammariba ont toujours été réfractaires aux systèmes politiques centralisés et à l'asservissement, que ce soit celui imposé par les divers royaumes qui se formèrent en Afrique occidentale, ou plus tard, par l'administration coloniale qui, par simplification, avait regroupé sous un même terme

ces populations considérées comme particulièrement rebelles, les appelant « Somba » au Bénin ou « Tamberma » au Togo.

La fidélité à leur religion, leur fierté naturelle, leurs traditions guerrières et de chasse revécues avec intensité au cours des cérémonies rituelles, ont longtemps fait considérer les Batammariba comme un peuple indocile, en réalité désireux de maintenir vivant un héritage millénaire qui fait la grandeur de leur culture.



Une population attachée à l'équité et l'autosuffisance de chacun

Les Batammariba ont donc toujours refusé les dominations extérieures, mais au-delà, à l'intérieur même de leur communauté, ils rejettent aussi l'idée de concentration du pouvoir. Un proverbe suggère que l'homme est homme, ce qui paraît signifier que, en tant qu'êtres humains, les hommes sont égaux. Ainsi, tous auraient droit aux mêmes prérogatives et devraient respecter les mêmes règles. Toutefois, si l'équité est recherchée, l'inégalité n'en est pas moins acceptée comme normale, au moins jusqu'à un certain niveau. La société est en fait organisée en classes d'âge auxquelles correspondent des droits et devoirs particuliers. Il existe même des privilèges, notamment pour la famille fondatrice du village, mais aussi pour les okoti, chefs de famille, responsables de culte désignés en général en fonction de leur âge, mais aussi selon d'autres critères comme l'intelligence, la capacité d'expression orale,...

Une forte cohésion sociale

Dans un tel cadre, il n'est pas surprenant que chaque chef de famille ait une grande indépendance. Mais il n'en reste pas moins qu'il existe un fort esprit communautaire dans chaque village. Celui-ci est animé par les katenkaya, les prêtres de la terre, descendants des fondateurs du village, et représentant donc les divers clans qui le composent. Outre leur rôle religieux, ils ont la responsabilité de la répartition des terres. Une particularité est que le gestionnaire d'un terroir provient toujours d'un autre clan que celui qui le met en valeur, et que cette situation est réciproque. Par ailleurs, les arbres présents sur un terroir « appartiennent » au katenkaya qui en assure la gestion pour l'autre clan, et celui-ci assure la répartition équitable des produits récoltés (nééré, karité, baobab) à l'intérieur de son propre clan. Ces particularités permettent d'éviter de nombreux conflits et tout excès d'utilisation des ressources du terroir.

Par ailleurs, les membres d'une famille élargie joignent leurs forces pour la réalisation de travaux importants. Enfin, chaque année, plusieurs chasses communautaires sont organisées. Elles ont une grande importance symbolique et cérémoniale et visent plus à renforcer l'appartenance au groupe social qu'à se procurer de la nourriture.



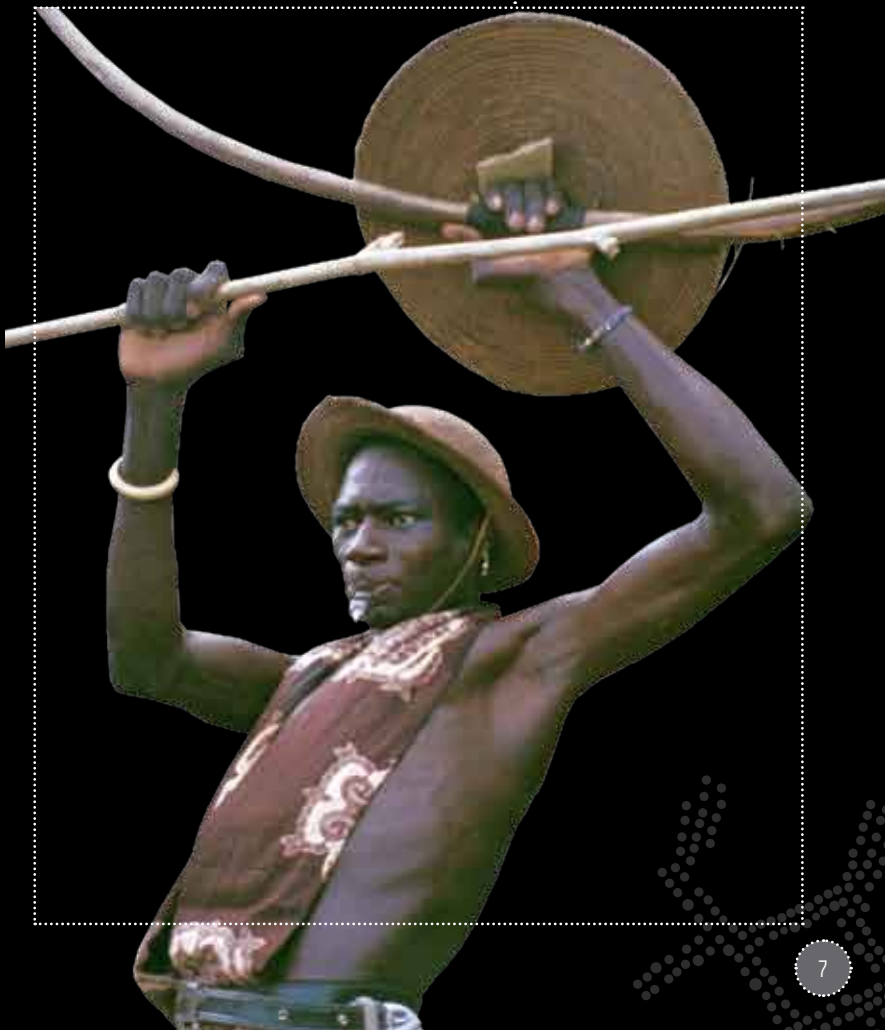
Une constante recherche d'équilibre

Outre l'équilibre déjà cité entre pouvoir familial et pouvoir communautaire, tout dans l'expression culturelle tammar semble aller dans le sens de la recherche d'équilibres. Ainsi, la structure de la famille élargie a un double caractère, patrilinéaire et matrilinéaire, et l'habitation est partagée de façon égalitaire entre l'espace féminin et masculin.

Même au niveau de leur cuisine, les Batammariba ont développé une variété extraordinaire de mets qui leur fournit une alimentation très équilibrée. Ils ont une réputation d'excellents cultivateurs et élèvent une grande variété d'animaux. Là encore, on constate une recherche d'équilibre puisque les excréments re-fertilisent les terres qui risqueraient d'être épuisées.

Un aspect tout particulier est la présence systématique de deux clans dans chaque village, les « rouges » et les « noirs », qui résident dans deux zones distinctes. Mais cette distinction est rompue par la présence d'habitations de membres d'un clan dans la zone réservée à l'autre, à l'image du symbole de l'équilibre par excellence, celui, chinois, du Yin et du Yang, dans lequel un peu de noir se trouve dans le blanc et un peu de blanc se trouve dans le noir.

Cette recherche d'équilibre se retrouve aussi dans le rapport que les Batammariba entretiennent avec leur environnement. De nombreux aspects de la religion et des pratiques sociales permettent en effet de protéger certaines zones et donc de préserver la diversité biologique sans pour autant interdire des prélèvements raisonnables. Outre les zones naturelles préservées, il existe de nombreuses petites forêts sacrées à l'intérieur des villages qui jouent ce rôle, au moins en partie.







Les Batamariba se sont toujours montrés et se montrent encore intraitables pour ce qu'ils considèrent comme leur « fondement ».

Ce fondement, c'est tout d'abord, une organisation sociale qui, certes, entend maintenir une stricte hiérarchie entre Aînés et Cadets (comme en toute population africaine), mais surtout, s'oppose au pouvoir centralisé. Les Batamariba n'ont pas de système de chefferie héréditaire. Ils forment une société acéphale, structurée en clans.

Deux à quatre, et parfois jusqu'à six clans forment un « village ». Toutefois, il faut préciser que ce terme de village est relativement peu approprié. Pour être plus juste, il faudrait plutôt parler de groupement territorial organisé autour des lieux rituels appartenant à chaque clan, et qui comprennent, entre autres, le cimetière, la Grande maison d'initiation des jeunes et le sanctuaire du Serpent titulaire d'un clan. Ces lieux, en particulier le sanctuaire du Serpent et la Grande maison de cérémonie, correspondent à l'endroit précis où a eu lieu la fondation du village (dans le canton de Warengo, ils sont situés au pied de la montagne).

Les divers clans qui composent un village reconnaissent entre eux une certaine parenté, puisqu'ils sont les descendants des fils du fondateur du village. La Grande maison de cérémonie, toujours reconstruite sur les mêmes fondations, est celle qu'habitait l'ancêtre du clan. Elle représente la maison mère de tous les lignages et segments de lignage d'un clan, chacun de ses lignages étant regroupés autour d'une autre Grande Maison, de moindre envergure, où, périodiquement à l'occasion de sacrifices, les frères du lignage renforcent leurs liens.

Le système de croyance des Batammariba est qualifié d'« animiste », comme celui de toute société d'Afrique noire de tradition orale n'ayant pas, ou très peu, subi l'influence des deux grandes religions révélées : christianisme et islam. Dans son sens large, le terme « animiste » renvoie à une présence ou une « âme » perçue par les humains dans les éléments qui les entourent. Le monde des Batammariba est en effet peuplé de « forces » qui s'incarnent dans tel arbre, roche ou source, ou encore dans un animal. Des forces avec lesquelles des humains ont la faculté de communiquer car, pense-t-on, ils sont dotés d'une acuité sensorielle hors du commun, désignée sous le terme de « voyance ».

Mais ce qui prédomine aussi dans leurs croyances (tout comme dans la plupart des sociétés africaines) est un culte dévolu aux ancêtres qui remonte jusqu'au dieu créateur, Kuyé, incarné par le soleil. Les défunts président non seulement au destin des vivants, mais sont des « donneurs de vie », en particulier ceux que l'on appelle les Grands Morts, en raison des hauts faits de leur existence, notamment la conduite de rituels ou l'alliance qu'ils ont scellée avec une force de la terre. En tout vivant, pensent les Batammariba, revit le souffle d'un mort qui a désiré sa naissance.

C'est pourquoi il est indispensable pour les humains de garder en mémoire leurs noms afin de maintenir une communication avec eux. La construction d'une « Takienta » – la maison traditionnelle – vise avant tout à ménager un lieu favorable à leur « repos ». C'est un des rôles essentiels de la pièce du bas où sont construits les autels, réceptacles de leurs souffles. Les sacrifices célébrés sur ces autels sont la manière pour les vivants d'entrer en relation avec leurs morts. On ne peut pénétrer dans ce lieu sans se soumettre à des règles de respect, et cela vaut autant pour les étrangers que pour les habitants.



D'autres autels sont situés à l'extérieur de la « Takienta ». Ils sont le réceptacle d'esprits d'animaux tués à la chasse ou d'esprits souterrains avec lesquels des ancêtres ont conclu un pacte. Le lieu de prédilection de ces derniers reste cependant dans un « endroit de brousse » c'est-à-dire non défriché, interdit de culture et de construction. On ne peut y pénétrer en dehors d'une cérémonie. Là, ils s'incarnent dans un arbre, pierre, trou d'eau, ..., entourés de leurs « compagnons », autres arbres ou plantes qu'il est interdit de couper ou dégrader. Le tout forme ce qu'il convient d'appeler un « bosquet sacré » ou si celui-ci est assez grand, une « forêt sacrée ».

Ces bosquets, de surface variable, peuvent être nombreux sur une même aire villageoise. Ils contribuent à donner au paysage une impression d'harmonie et d'équilibre entre champs cultivés, habitations et « petites brousses » à la végétation dense. Ces esprits ou forces de la terre imposent aux humains des règles de chasse et d'exploitation

du sol, décodées par les devins. L'infraction à ces règles suscite leur vengeance, sous forme de calamités telles que les tornades ou encore périodes de sécheresse. Le lien est donc étroit entre l'habitation des vivants qui est aussi celle de leurs morts, et les territoires réservés aux esprits de la terre.

Il est aussi à noter que certains bosquets sacrés correspondent à des lieux où des événements particulièrement violents ont eu lieu, la plupart du temps liées à la mort (violente) d'homme ou de panthère, des lieux où la terre a été souillée par le sang. Si l'on peut passer en ces lieux, on ne doit pas y parler ni y faire de bruit.



LES INITIATIONS



Le second pôle du fondement culturel des Batammariba est un système cérémoniel exceptionnellement préservé au Togo, qui se manifeste principalement au travers des rites funéraires et initiatiques. En fait, la véritable autorité est dévolue aux responsables des initiations, choisis sur de rigoureux critères

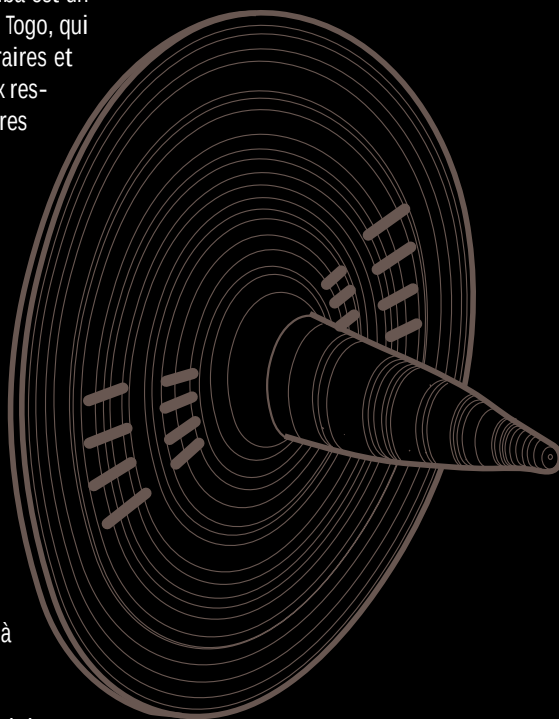
éthiques, notamment la discrétion, la bravoure, la maîtrise de soi.

Ces initiations - le « dikuntri » pour les filles, le « difuani » pour les garçons - ont lieu tous les quatre ans. Notons toutefois qu'un sous-groupe important, les « Basoruba », ne célèbrent que le difuani, et que celui-ci présente des différences sensibles avec celui des Batammariba proprement dits. Au Togo, les « Basoruba » habitent le village de Kufitugu, canton de Warengo, et quelques localités du canton de Nadoba.

Un ancien, père ou mère, n'aura droit à sa mort au grand rite de deuil du « tibenti » que s'il a été initié dans sa jeunesse. Faute de quoi, il lui sera difficile, après la mort, de « former un enfant ».

Aujourd'hui, les Batammariba accordent la même importance à ces rites, et un jeune, qu'il soit ou non scolarisé, qu'il ait ou non quitté le village, négligera rarement d'être initié. Ces initiations sont presque les seules, parmi les sociétés subsahariennes, à avoir conservé une telle vitalité. Le rite féminin du « dikuntri » est l'un des derniers rites initiatiques féminins à être célébré dans son intégralité et avec ferveur jusqu'à nos jours.

Les Batammariba renouent avec les esprits de leurs morts et de la terre grâce à ces grandes cérémonies qui sont étroitement liées à l'ensemble des lieux rituels du village mais aussi à l'architecture des « Takienta », et bien sûr, à leurs symbolismes respectifs.







AMÉNAGEMENT DU PAYSAGE

Création des villages

Les villages sont créés pour répondre aux besoins d'espace, ou suite à des litiges ou conflits claniques qui provoquent le départ d'une partie des membres du clan ou du lignage d'origine. C'est ainsi que les Batammariba conservent leur tradition d'une non-centralisation du pouvoir.

La création d'un nouveau village obéit au mythe de création du premier village par « Kuyé », le Dieu créateur, architecte du monde qui construit la première « Takienta » pour l'homme et les divinités.

Le fondateur d'un nouveau village se détache de son clan de base, bâtit sa « Takienta », une Takienta-mère sur le modèle original avec toutes les configurations initiées par Kuyé (tours, greniers, terrasse,...).

Il passe au préalable un accord avec « Butan », la déesse de la terre, épouse de « Kuyé », mère protectrice des humains qui gouverne l'agriculture, la forêt, les animaux, les cimetières.

Il élève des sanctuaires pour les « Dibo », les « forces naturelles » avec lesquelles les villageois devront composer pour utiliser leur territoire.

Enfin, le fondateur installe un centre rituel composé de la Grande maison de cérémonie, de l'autel du Serpent tutélaire et du cimetière.

Des espaces naturels

Les villages habités par les Batammariba sont soit accrochés aux flancs de la chaîne de l'Atakora, soit insérés entre deux montagnes ou encore étalés sur la vaste plaine de la Kéran. Même si certains villages finissent par se rejoindre voire par se superposer ou s'enlacer, l'espacement entre eux permet de conserver des espaces naturels qui sont utilisés pour la chasse, mais aussi pour la cueillette de plantes sauvages dont certaines sont à usage médicinal et également pour l'approvisionnement en bois de bonne qualité pour les constructions. Des essences spécifiques se trouvent dans les forêts. Certaines races d'animaux sont aussi spécifiques au Koutammarkou, ce qui lui donne aussi une valeur écologique.

Des règles fondamentales

Le canton est un découpage administratif récent qui masque en partie la structure de l'aménagement séculaire et historique du territoire. Les Batammariba accordent une grande importance à la notion de pays et à celle d'espace. En fait, au-delà de l'habitat, c'est bel et bien l'entièreté du paysage qui a été façonnée de manière à respecter les croyances, mais aussi les volontés d'indépendance, d'équilibre et d'unité de la communauté. Paul Mercier écrit : « L'occupation de l'espace par l'homme fait d'une terre : kètengè, un pays : kuténgo. L'espace est qualifié de multiples manières : grille d'orientations, terroir constitué de sols utiles ou inutiles, de zones à vocation précise, territoire d'un groupe. ».



L'ESPACE VILLAGEOIS

Le Koutammakou est un milieu essentiellement agricole où se pratique une culture de subsistance et de rente. Mais les Batamariba pratiquent aussi l'élevage, notamment celui des bovins dont la race locale est particulièrement bien adaptée au terroir. Une grande partie du territoire reste donc allouée à cette fin. Les récoltes sont d'une importance capitale pour la survie. C'est ainsi que celles-ci sont systématiquement marquées par d'importantes cérémonies pendant lesquelles des offrandes sont faites aux dieux chtoniens.

Bien entendu, des considérations techniques guident le positionnement du village. En effet, on cherchera avant tout une zone à proximité d'une source ou d'un point d'eau. Dans les villages situés dans des zones accidentées, les habitations seront positionnées sur les flancs des collines de façon à libérer un maximum de terre cultivable.

Le village est constitué par le relatif groupement de plusieurs habitations. En effet, les habitations sont assez éloignées les unes des autres. Certaines légendes suggèrent que l'écartement entre les habitations est déterminé par la distance qu'une flèche pourrait parcourir. Mais en fait, il apparaît clairement que les habitations sont largement espacées de façon à permettre une certaine indépendance entre les familles. Avec suffisamment de terre cultivable autour d'elle, chaque habitation peut fonctionner comme une unité autosuffisante.

Le village s'étend avec l'installation des autres membres de la même phratrie que le fondateur ou ceux d'autres clans ou lignages. Chaque clan dispose de son espace parsemé de bosquets fétiches, de bosquets-cimetières, d'arbres, de trous d'eau et roches sacrés et des sites réservés aux initiations.





PARCOURS RITUELS ET VIELLE TAKIENTA

Le Koutammakou est marqué par un certain nombre d'éléments très significatifs ayant des liaisons fortes qui illustrent bien la structure et le caractère tout particulier de la société tammari.



La Grande takienta ou Vieille takienta

La base de la société tammari est le «kunadakua» regroupant les «takienta» (maison, familles) de plusieurs frères rassemblés autour de la «takienta» d'un père ou d'un frère aîné. La maison paternelle porte le titre de «Vieille Takienta» parce qu'elle possède le vieux «dicimpo»: l'autel de la mère qui fait l'unité du «kunadakua». Son fronton est surmonté de trois cornes de terre.

La tradition exige qu'à la mort du père, le benjamin hérite de sa maison. A l'instar de la société Moba-Gourma, les aînés quittent la maison paternelle pour aller construire leur «Takienta» sur la parcelle destinée au clan ou au lignage.

Ces «takienta» construites sur le même modèle et qualifiées de maison d'habitation restent sous la dépendance culturelle de la «Vieille takienta» qui continue d'abriter les bœufs, les moutons et les chèvres constituant l'héritage commun à tous les frères.

La Grande maison de cérémonie ou Vieille maison du clan

Elle est l'une des trois composantes du centre rituel ou centre du «difuani» que parcourent les novices d'un même clan lors de leur initiation. Habité par le benjamin d'une famille, elle a pour fonction d'accueillir toutes les cérémonies du «difuani» officieuses par les baboyama ou les maîtres religieux. Tous les sacrifices se font dans, devant et autour de cette Grande maison du clan. C'est une maison matricielle où réside le décimpro (autel) de l'ancêtre fondateur du clan.



Les parcours rituels claniques.

La religion et l'initiation rythment la vie de l'otammari de sa naissance à sa mort. Toutes les cérémonies du dikuntri, du difuani, du tibenti et autres s'effectuent dans les trois espaces triangulaires de la Grande maison des cérémonies, le sanctuaire du Serpent, «Fawaafa» et le cimetière. Le parcours rituel de ces lieux forme l'homme ou la femme tammari face à ses responsabilités dans la société.

Le Sanctuaire du Serpent ou Fawaafa

Il constitue le deuxième élément sur le parcours rituel des novices et abrite la chose essentielle du « difuani » et du « dikuntri », le Serpent souterrain du Clan, qui couva les ancêtres des Batammariba à « Dinaba », leur lieu mythique de provenance. C'est un sanctuaire investi d'une force spécifique de régénération, inoculée par Fawaafa, et avec laquelle entre en contact les initiés.



Le Cimetière

Il est situé sur un sol latéritique non loin du sanctuaire du Serpent destiné à l'initiation des garçons et des jeunes filles. Plusieurs rituels s'y effectuent notamment à proximité de la tombe du fondateur du clan. En ce lieu solennel « les morts viennent sur les novices qui pour l'occasion sont positionnés comme les cadavres dans leurs tombes ».



Les autres bosquets, lieux ou forêts sacrés

Dans un village tammari, les « takienta » alternent avec des forêts reliques, des amas de pierres constituant les sièges des « Dibo », esprits alliés des « takienta » et des clans, et des éléments naturels où sont incarnées les nombreuses divinités qui composent le panthéon tammari.





Un habitat fortifié ?

Avec ses tourelles réunies par un haut mur d'enceinte, l'habitation tammari a un aspect de ferme fortifiée. Cet aspect de forteresse a beaucoup frappé les étrangers. Les européens comparèrent et comparent toujours volontiers cet habitat à des châteaux forts. Les tirailleurs soudanais lui donnèrent le nom de tata, nom qui était communément donné en Afrique de l'Ouest à tout ouvrage, murs ou murailles, à vocation défensive, d'où l'appellation commune de tata somba ou tata tamberma. Mais, si cette forme a effectivement eu un probable rôle défensif, peut-être même simplement contre les animaux sauvages, c'est là une vision bien restrictive.

Un microcosme exprimant la culture et les croyances des Batammariba

L'architecture tammari est originale et élaborée et, comme l'aménagement du territoire, est en parfaite correspondance avec la culture et les croyances de ses habitants. Cette architecture obéit à des règles de conception mêlant profane et sacré. Rien n'est hasard. Tout est, soit adapté à une fonction, soit signe, soit encore un symbole.

Ces règles sont toujours les mêmes, mais permettent l'adaptation, la personnalisation. Ainsi, la taille, la décoration, le nombre de pièces varient en fonction du statut et des caractéristiques des habitants. Les takienta peuvent évoluer, soit pour un long terme, de façon à s'adapter à des changements importants, soit de façon temporaire, à l'occasion d'événements particuliers. Des typologies sont propres à certains clans ou villages, mais celles-ci respectent toujours les règles principales de conception.

Un habitat fortement structuré

L'habitat présente une dualité male femelle marquée par une séparation selon l'axe Est-Ouest. La moitié Sud, la droite, est à la fois celle du sacré et celle de l'homme. La moitié Nord, la gauche, est celle de la femme. Cette séparation se retrouve au niveau de l'appropriation des espaces et même des greniers. Ainsi, du côté Sud, on a le grenier rempli de graines à connotation masculine (fonio, millet, sorgho, riz) et du côté Nord le grenier femelle abritant haricots, pois de terre, fruits, arachides. La façade de l'habitation, où se trouve la porte, est toujours orientée vers l'Ouest, à l'abri des pluies dominantes et de l'harmattan qui souffle de novembre à février. Elle fait face au village-paradis de Kuyé.

Une autre division symbolique concerne l'opposition entre l'étage et le rez-de-chaussée.

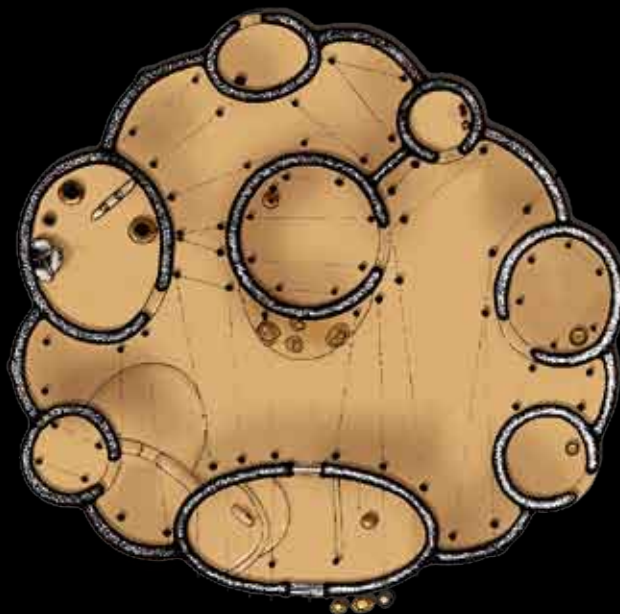
« Les conceptions qu'ont les « Somba » de leur habitation font de l'étage le lieu des vivants, du rez-de-chaussée celui des morts, de ceux qui en sont proches et du bétail qui leur est avant tout destiné » écrit Paul Mercier.

L'habitat abrite autant les vivants que les ancêtres, et doit aussi être considéré comme un temple dédié au culte. Les autels ainsi que toutes les protections magiques sont principalement au rez-de-chaussée. Mais l'autel de Litakon (déesse des jumeaux et de la fertilité) se trouve sur la terrasse, de même qu'un orifice sacré, recouvert d'une pierre utilisée comme table à manger pour le repas du soir. C'est par cet orifice que l'esprit d'un défunt quittera la maison. La pierre pouvant alors être utilisée comme pierre tombale.

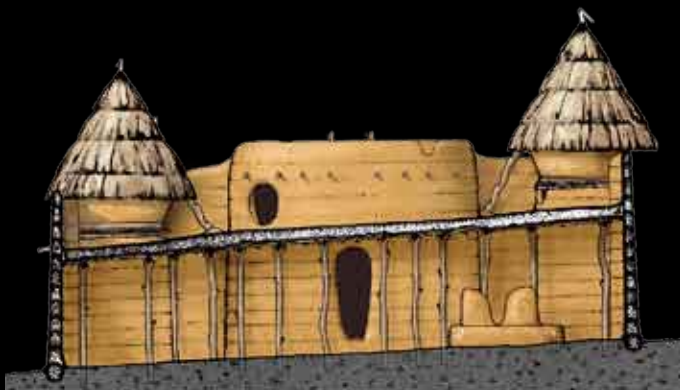
D'autres autels liés au dieu Kuyé ou à d'autres divinités sont placés à l'extérieur.



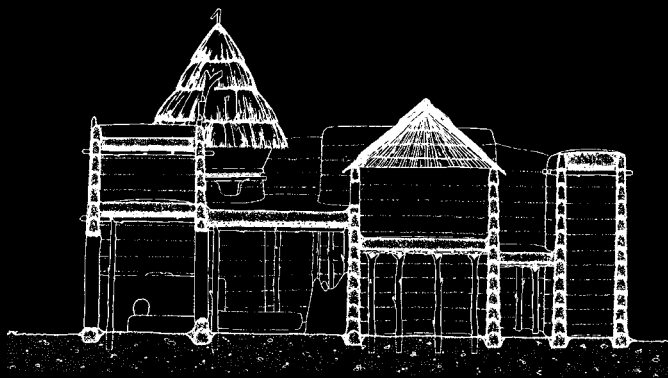
FAÇADE SUD



PLAN REZ-DE-CHAUSSÉE



COUPE TRANSVERSALE



COUPE LONGITUDINALE



PLAN TERRASSE





Extraits du livre de Mme Suzanne Preston Blier
The Anatomy of Architecture. Ontology and Metaphor in Batammaliba Architectural Expression, Cambridge University Press, 1987.

Le langage et les rites associés à la takienta permettent de l'assimiler à un corps humain qui correspond aussi à celui du dieu Kuyé. Parmi ces analogies, les plus remarquables sont celles de la porte d'entrée avec la bouche, les fenêtres avec les yeux, le grenier avec l'estomac, le mortier à piler avec les dents, la gargouille latérale avec le pénis, la chambre à coucher avec le vagin, et la gargouille arrière avec l'anus. L'enduit est aussi assimilable à la peau humaine, avec les incisions qui s'apparentent aux scarifications traditionnelles.

L'habitation avec ses dépendances (greniers, étable, poulailler, ruche) est concentrée en un seul corps de bâtiment. Elle se présente toujours comme un ensemble de tourelles, circulaires ou ellipsoïdes ou encore carrées, reliées entre elles par des murs qui délimitent une vaste salle au rez-de-chaussée et une grande terrasse à l'étage, sur laquelle donnent les chambres à coucher.

L'habitation n'a qu'une seule entrée, ce qui permet un bon contrôle et renforce l'aspect défensif. Cette porte donne accès à la maison au travers d'une tourelle qui délimite, au rez-de-chaussée un premier vestibule contenant des mortiers et des meules à grain et, à l'étage, une chambre ou bien une cuisine.

Le rez-de-chaussée abrite les autels des ancêtres, les outils, les animaux (bétail et volailles) qui logent dans les pièces délimitées par les tourelles, les murs extérieurs et des murets de séparation. De part et d'autre de l'entrée se trouvent les deux tourelles qui sont surmontées des greniers. Au centre se trouve la tourelle qui est surmontée de la

chambre de la femme. L'accès à l'étage se trouve du côté gauche de la porte principale. Un premier escalier donne accès à une pièce intermédiaire qui sert de cuisine en cas de pluie, située aussi dans une tourelle. De là, on accède à une terrasse intermédiaire, puis à l'étage proprement dit en gravissant un troisième escalier.

L'étage est composé principalement d'une grande terrasse. C'est par cette terrasse que l'on accède aux parties supérieures des tourelles qui sont soit des greniers, soit des chambres, et souvent, les deux superposés. En général, les greniers sont positionnés au-dessus de la terrasse et le plancher des chambres en dessous de la terrasse. On y accède par une ouverture ménagée dans leur partie supérieure, protégée par un chapeau indépendant de la couverture principale, et à laquelle on accède par un escalier taillé dans une fourche de bois.

La terrasse est l'espace de vie principal de la maison. Il sert au séchage des grains, à la préparation des repas et à toutes sortes d'activités journalières. C'est aussi l'endroit le plus agréable où l'on peut dormir pendant les périodes de grandes chaleurs.

Chaque Takienta est complétée par un abri qui est un lieu de réception convivial. Il est fait d'une structure de poteaux et poutres en bois surmontée de paille, parfois remplacé par une plateforme positionnée sous un arbre. C'est sur cet abri que l'on stocke et fait sécher le sorgho qui vient d'être récolté.

Des greniers complémentaires sont aussi positionnés à l'extérieur. Ils ont la même forme que ceux situés sur la terrasse, mais sont simplement placés sur un socle fait de branches positionnées sur des fourches permettant à la base d'être protégée des eaux de ruissellement.

D'autres pièces sont aussi situées à l'extérieur, plus ou moins indépendantes ou regroupées, à la façon des soukalas. Celles-ci auraient été utilisées par les jeunes adultes avant leur mariage, mais aussi pour recevoir des visiteurs. Actuellement ces annexes se développent et sont de plus en plus utilisées comme habitation principale.

CONSTRUCTION - *la takienta*

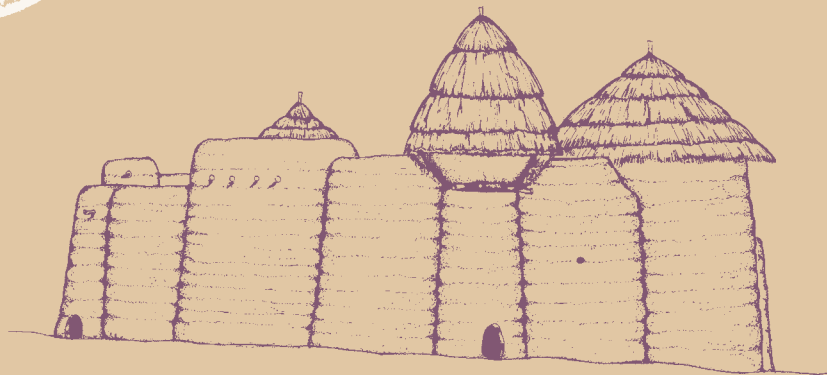
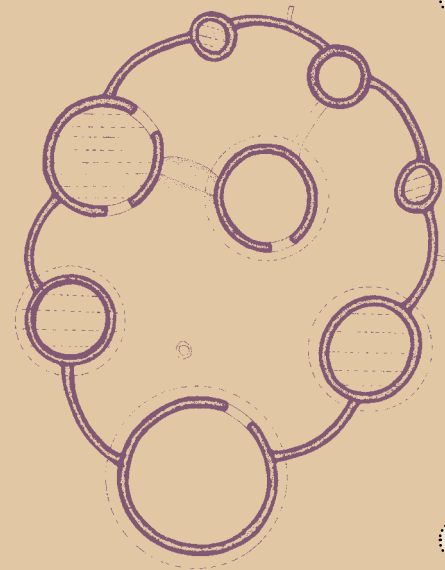
La construction se fait durant la saison sèche, entre les mois de décembre et mars. La réalisation se fait avec l'assistance des membres de la famille qui y habiteront. Elle est assez longue et les « architectes » construisent en général une seule maison par an.

Les Batammariba ont perpétué à travers le temps et l'espace les savoir-faire liés à la construction. Toutes les composantes de l'habitat, sont savamment exécutées, à la main, par des spécialistes en la matière. Ces savoir-faire, particulièrement élaborés permettent de garantir une bonne durabilité des matériaux locaux employés :

- la terre, pétrie avec de la paille, est utilisée pour les fondations et les murs. Pour la terrasse, elle est mélangée à du sable,
- la terre de termitières est utilisée mêlée avec de la paille pour façonner les greniers,
- le bois coupé dans les forêts ou les montagnes sert de charpente et de structure porteuse de la terrasse,
- la paille pour la couverture des cases et des greniers,
- la décoction des cosses de néré (*parkia biglobosa*) et dans l'eau de beurre de karité (*parki butyrospermum*) sert de matériau d'étanchéité des surfaces exposées aux intempéries.

Les hommes sont chargés de l'exécution du gros oeuvre. Chaque clan dispose de ses spécialistes. Ce savoir faire se transmet par apprentissage. Le jeune homme désireux de devenir maçon traditionnel aide les maçons expérimentés, observe les techniques et se forme au fur et à mesure qu'il participe à la construction. On le met à l'épreuve dans l'édification d'une Takienta de petite dimension.

Les femmes interviennent dans la construction. En dehors de leur rôle de pourvoyeuse d'eau pour le malaxage de la terre, ce sont elles qui rendent la Takienta véritablement habitable. Tous les travaux de finition : le crépissage des murs, le damage du sol, et enfin la décoration reviennent exclusivement aux femmes. Là encore, les plus âgées entraînent les jeunes et leur transmettent progressivement leur savoir-faire.





Rituels préalables

La construction d'une maison fait l'objet de cinq cérémonies. La première se fait au moment de la mise en œuvre de la fondation, la deuxième pour la mise en place du seuil de la porte d'entrée, la troisième lors de la mise en œuvre du mur de liaison côté homme, la quatrième lorsque la terrasse de l'étage est terminée, et la cinquième et dernière lorsque la maison est entièrement terminée.

Conception technique

La conception permet une utilisation judicieuse et rationnelle des ressources disponibles localement. Elle permet aussi de limiter les efforts des bâtisseurs.

Tout est conçu, soit pour s'adapter aux qualités intrinsèques des matières premières, soit pour minimiser les quantités utilisées, soit pour éviter ou retarder les possibles dégradations et ainsi faciliter l'entretien. Il est à noter que l'indépendance entre la structure porteuse des toitures (supportée par des fourches de bois) et les murs (rideaux) assure une sécurité maximale.

Les étapes de construction

La première étape est la construction des tourelles. Deux tourelles sont bâties simultanément. On démarre toujours par le « dos » de la maison, à l'Est, pour terminer avec la réalisation de l'accès principal, à l'Ouest.

Une fois les tourelles finies, on bâtit les murs intermédiaires qui relient les tours deux à deux. L'étape suivante consiste en la réalisation de la terrasse, et des planchers.

On procède ensuite au façonnage des greniers, puis à la mise en œuvre des charpentes et des couvertures de paille.

Les travaux se terminent avec la réalisation de l'enduit.



Les murs

Les murs sont façonnés à la main, par couches successives d'environ 30 cm de hauteur. Un temps de séchage de un à plusieurs jours est nécessaire entre la mise en œuvre de chaque couche. Les parties les plus hautes de la construction comportent environ 12 couches. Elles ont donc une hauteur d'environ 3m60.

La forme conique des murs leur assure une grande stabilité et permet de réduire leur épaisseur, qui varie de 25 cm à la base à seulement 12 cm en partie supérieure.

Les fondations

Les maisons n'ont pas vraiment de fondations. En effet, avant de mettre en œuvre la première couche de terre, on procède à un simple nettoyage de la partie pulvérulente du sol. La durabilité du système est pourtant garantie par la forme de pente donnée aux abords, qui assure le drainage des eaux de pluies loin des murs. Par contre, les fourches de bois qui supportent la toiture sont solidement ancrées dans le sol.

Les ouvertures

Elles sont d'une largeur de 60 cm maximum et sont taillées dans la masse des murs. Traditionnellement, les portes sont en bois.





Les terrasses et planchers

Ils sont supportés par des fourches en bois de karité ou bois de fer qui supportent des poutrelles puis un lattis en branches sur lequel est étalée une couche de terre. La terrasse est traitée avec une couche de terre stabilisée à la bouse de vache, ce qui permet d'assurer une meilleure étanchéité. Les terrasses qui se trouvent en haut des tourelles ont des poutrelles qui reposent directement sur le haut des murs.

Les terrasses ont une pente, entre 2 et 5 %, afin d'évacuer l'eau de pluie vers les gargouilles.

Les toitures en paille

Au-dessus des chambres, elles sont faites avec une structure de bois de forme conique entourée par des cordes de raphia ou de kenaf qui servent à attacher la paille tressée puis déroulée en spirale sur la structure.

Pour les greniers, on érige tout d'abord une coupole conique en façonnant la terre comme pour les murs, mais avec une épaisseur encore plus réduite. Cette coupole est couverte de paille jusqu'à l'accès qui se trouve en partie supérieure. Celui-ci est recouvert d'un petit chapeau de paille tressée que l'on peut enlever grâce à une poignée faite de branches ayant la forme d'un V renversé.

Enduits

Les enduits sont réalisés avec un mortier de terre fine qui est pétrie avec de la bouse de vache. La finition est faite d'une sorte de badigeon préparé avec une décoction d'écorces du néré (une sorte d'acacia), qui donne une couleur rouge aux takientas. La couche d'enduit a une épaisseur assez réduite, ce qui fait que les couches successives qui composent le mur restent visibles.

L'enduit est refait périodiquement, souvent à l'occasion d'événements importants, ce qui permet de modifier les décorations ou encore d'introduire des scarifications symboliques.



LE KOUTAMAKOU AUJOURD'HUI

La société tammari n'est ni statique ni misniste. Elle évolue à travers le temps. Cette évolution s'opère à l'intérieur même de la communauté et grâce aux apports extérieurs. Si les agressions répétées et chronologiques des guerres ethniques, de l'esclavage et de la colonisation ont suscité le raffinement de cet habitat défensif, il est aussi à noter que la colonisation, les indépendances et tous leurs avatars ont influencé le peuple tammari et provoqué des mutations dans l'espace «Koutammakou».

De nos jours, le phénomène continue, avec notamment le développement des voies de communication, du commerce et de la monétarisation, les nouvelles religions, les nouvelles pratiques de médecine et d'enseignement (scolarisation), la centralisation du pouvoir administratif, qui sont autant d'agressions et d'apports qui tendent à ébranler la société tammari.

Malgré cela, il existe dans tous les villages des noyaux très forts et très durs qui constituent

ce creuset où des éléments essentiels de la culture tammari se meuvent et se perpétuent à travers le temps et l'espace. En dépit donc de la menace de la mondialisation, les expressions culturelles et identitaires résistent. Les initiations du Dikuntri et du Difuani qui marquent le passage de l'adolescence à la vie adulte des deux sexes survivent avec autant d'intérêt pour les populations locales que pour la diaspora. Ces pratiques bénéficient d'ailleurs d'un appui de taille du système

scolaire qui tolère la participation des élèves au cours de l'année. Ce partenariat instauré entre enseignants et populations pérennise cette tradition à valeur éducative, culturelle et physique.

D'une manière générale les mœurs des Batamariba sont encore presque intactes. C'est pourquoi ils sont très heureux d'avoir obtenu le statut de Patrimoine Mondial qui non seulement valorise leur culture de par le monde, mais intervient surtout à une période charnière où leur société compte tenu des enjeux mondiaux, commence à voir quelques-unes de ses valeurs mises en danger.

Ainsi, et malgré le développement de petits centres urbains (en fait presque uniquement

à Nadoba), c'est toujours le même paysage que l'on peut observer aujourd'hui, avec des villages aux maisons situées au milieu de leur espace cultivable, espacées et indépendantes. L'espace naturel reste lui aussi très présent, même s'il est certainement souhaitable que certaines de ses composantes puissent être reconstituées. Il est à noter que cela concerne plus des zones naturelles « neutres ». En effet, tous les lieux sacrés restent conservés.

L'habitat traditionnel reste un modèle d'actualité. Partout dans la région, on constate que le cycle de vie des bâtiments se poursuit : construction, abandon, destruction et re-construction sur les ruines. Si une observation fine montre qu'il existe des chan-

gements en ce qui concerne les matériaux utilisés, le dimensionnement de l'espace habitable et les formes constructives, le modèle traditionnel persiste. En effet, la maison est plus qu'un habitat. C'est un temple dédié au culte. De fait, même si l'on construit une maison moderne, seul un habitat de forme traditionnelle pourra intégrer cette dimension symbolique et religieuse. De même, l'espace du rez-de-chaussée réservé aux animaux et la présence des greniers restent des éléments indispensables.

Ainsi, de nombreuses maisons « modernes » sont complétées par un habitat traditionnel, qui, s'il est parfois de dimensions réduites, n'en garde pas moins toutes les caractéristiques traditionnelles.

... ET DEMAIN

UNE VISION POUR LE KOUTAMMAKOU !

Lors du travail d'élaboration du dossier de nomination au Patrimoine Mondial, la Direction du Patrimoine Culturel du Togo et des représentants de la société tammari se sont réunis pour élaborer une vision pour le Koutammakou. Celle-ci dresse l'image d'un site, authentique, témoin des valeurs intrinsèques et fondamentales de la culture tammari, qui constitue un exemple particulièrement intéressant d'aménagement du territoire dont le monde entier pourra s'inspirer vers plus d'équité sociale et un développement durable valorisant les identités locales.

Les Batammariba ont conservé leurs croyances, coutumes, règles sociales, artisanat, danses, sports, et leurs pratiques initiatiques traditionnelles, en continuité de l'idée de développement durable qui a

toujours été l'une de leur préoccupation majeure. Ouverts tout de même au modernisme, ils acceptent tout apport susceptible d'améliorer leur condition de vie.

L'ensemble des lieux sacrés est bien conservé et les Batammariba restent toujours fidèles à leur religion qui ne souffre d'aucune dénégation.

Les associations en s'inspirant du patrimoine culturel intangible conservent non seulement le fond culturel tammari mais favorisent aussi l'émergence de nouvelles créations susceptibles d'être présentées aux festivals, aux expositions, et à d'autres rendez-vous culturels.

La tradition orale du Koutammakou est consignée par écrit et s'intègre parfaitement dans

l'enseignement à travers les ouvrages, les semaines culturelles et les travaux manuels

Une étude de la culture constructive des Batammariba a été entreprise. Ceci a permis de concevoir et de réaliser des prototypes de takienta améliorés qui sont répartis sur l'ensemble du territoire. Tous y aspirent car ils sont plus économiques en entretien. En complément, un travail a été fait sur les ressources naturelles utilisées pour la construction des takienta et de façon plus générale, pour les travaux d'artisanat et autres besoins traditionnels. Celles-ci sont maintenant plus accessibles grâce à la bonne gestion qui a été mise en place.

Les abords de la rivière Kéran sont reboisés et favorisent la reproduction des poissons. Les pratiques de pêche sont strictement



observées par les pêcheurs et toute la communauté qui ont abandonné la pêche par empoisonnement des eaux.

La protection et la régénération des forêts et bosquets sacrés a permis de conserver les plantes médicinales qui permettent aux populations et aux tradithérapeutes de soigner toutes les maladies locales. La complémentarité entre les médecines traditionnelle et moderne est patente.

L'agriculture et l'élevage sont florissants. Le Koutammakou constitue le grenier de la Région de la Kara grâce à l'amélioration des pratiques culturelles, de l'élevage et du désenclavement du site.

Un tourisme respectueux des traditions et des populations s'est développé dans tous les

cantons et villages où des structures d'accueil sont bâties (hôtels, chambre d'hôtes, logement chez l'habitant). Des guides touristiques et du patrimoine encadrent les visiteurs et mettent à leur disposition des produits tels que : musée, centre culturel, centres artisanaux, danses, groupes folkloriques, tir à l'arc, cérémonies initiatiques, etc.

Le festival de la culture tammari attire un grand nombre de groupes du Togo et du Bénin et les visiteurs venus de par le monde grâce aux Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

Le Service de Conservation et de Promotion du Koutammakou (SCPK) est au carrefour de toutes les activités de protection, de promotion, d'animation culturelle et de recherche.

Il garantit une synergie entre les apports de tous les partenaires au développement du site et demeure le conseiller de tous ces acteurs (Préfet, Directeurs préfectoraux, ONG, Organismes Internationaux et différentes parties prenantes). Les fonds issus des recettes générées par les droits de visite, de reportage, des dons et d'autres activités du site servent à financer la conservation et les projets d'intérêt communautaire. Le Koutammakou est un tout harmonieux où, l'homme otammari jouit d'un bien-être, en même temps qu'il se soucie de celui des générations futures ».





Le Koutammakou a de tout temps bénéficié d'une protection juridique traditionnelle. Mais lors du processus de nomination au Patrimoine Mondial, il est apparu que ce système traditionnel commence à présenter un certain nombre de faiblesses ou de carences, et qu'il a de plus en plus de mal à faire face aux nombreuses agressions dont font l'objet les éléments fondamentaux de la culture tammari, éléments essentiels de la structuration authentique du Koutammakou. C'est ainsi qu'est née l'idée de Service de Conservation et de Promotion du Koutammakou. Celui-ci n'a pas pour vocation de remplacer la protection traditionnelle, mais plutôt de la renforcer ou de la compléter, de façon à garantir la bonne conservation du site et les éléments intangibles qui le sous-tendent.

Le Service de Conservation et de Promotion du Koutammakou est un organisme étatique dépendant de la Direction du Patrimoine Culturel et du Ministère de la Culture, du Tourisme et des Loisirs. Il applique la politique de conservation et de gestion du site définie par le Ministère et suit les orientations du Comité de Gestion du Koutammakou, un organe consultatif créé par le Ministère, et qui regroupe des représentants des Batammariba (en majorité) et les acteurs majeurs du développement de la région.

Ce Service est chargé de :

- la conservation du site afin qu'il garde son intégrité, son authenticité et ses valeurs intrinsèques
- l'inventaire des éléments tangibles et intangibles du site dans la perspective de maîtriser leur conservation, leur sauvegarde

et leur diffusion

- la perception des droits de visite du site
- l'organisation d'activités culturelles
- le suivi permanent du site.

Il incombe en outre au Service de Conservation et de Promotion du Koutammakou de mettre en œuvre le plan de conservation et de gestion élaboré en 2002 et étalé sur une période de dix ans (2002-2012), constituant ainsi une sorte de Projet Scientifique et Culturel (PSC) à réaliser sur le site.

D'ores et déjà le premier objectif général relatif à la mise en place d'une protection juridique, d'un mécanisme de gestion et d'un service de conservation et de promotion du Koutammakou a été atteint. Grâce au dynamisme de la Direction du Patrimoine Culturel, des textes ont été pris notamment :

- l'Arrêté fixant les limites géographiques et déterminant les composantes du Koutammakou
- l'Arrêté instituant le comité de Gestion du Koutammakou
- l'Arrêté inscrivant le Koutammakou sur la Liste nationale des biens culturels à protéger
- les Arrêtés nommant et affectant le Conservateur et le personnel au Koutammakou
- l'Arrêté réglementant les visites, les recherches et les reportages sur le site.

Les autres objectifs concernent la valorisation de la culture tammari, la promotion d'un tourisme respectueux des valeurs intrinsèques du site, et la contribution à l'amélioration des conditions de vie des Batammariba.

Ils comportent autant d'objectifs spécifiques qui sont entre autres :

- l'établissement des partenariats au niveau local
- la mise en place du système de réunions de parties prenantes
- la réalisation de suivis et des évaluations régulières
- la réalisation progressive d'un inventaire complet des composantes tangibles et intangibles du site
- la mise en place d'une animation culturelle tammari
- l'assistance des enseignants pour une meilleure intégration des aspects culturels tammari dans leur enseignement
- la mise en place des outils de régulation des activités touristiques
- l'identification et la mise en place de nouvelles activités touristiques
- l'assistance des communautés dans la mise en place des structures villageoises d'accueil touristique
- la promotion du site par le biais de différents médias
- la production de divers objets promotionnels dérivés et leur vente au profit des actions prioritaires.

Au total, c'est un grand défi que le Service de Conservation et de Promotion du Koutammakou doit relever. Les premiers indices sur le fonctionnement du Service de Conservation et de Promotion du Koutammakou et les diverses interventions des partenaires et de l'Etat togolais augurent de résultats satisfaisants à l'horizon 2012.

COMMENT SE RENDRE AU KOUTAMMAKOU ?

Tout au long de l'année, des agences de tourisme offrent, à partir de Lomé, la capitale, les meilleures conditions de voyage au Koutammakou, y compris des véhicules climatisés qui permettent d'éviter la poussière des 15 derniers kilomètres de la piste qui dessert le site. En un circuit de 2 jours/1 nuit, on traverse les 3/4 du pays en allant vers le Koutammakou.

Ceux qui veulent organiser eux-mêmes le voyage se rendront d'abord soit à Kara, soit à Kantè. Pour ce faire, des véhicules sont disponibles à toute heure de la journée, à la gare routière du Nord, à Lomé.

À KARA (412km) au Nord de Lomé, on peut louer une voiture ; assurez vous que le chauffeur connaît le site, sinon, sollicitez le service d'un accompagnateur à Kantè.

À KANTÈ (55km) au Nord de Kara, il est possible de louer un taxi-brousse. Mais les visiteurs moins exigeants et de bonne condition physique peuvent prendre place à bord de taxi-brousse.

Pour ceux qui optent pour cette formule, les jours de marché sont plus indiqués pour trouver des occasions :

- Mercredi, jour du marché de Nadoba
- Vendredi, jour du marché de Kantè

NB : Il faut arriver la veille à Kantè car les départs pour le Koutammakou se font tôt (6 heures), le jour de marché.

La visite du Koutammakou peut vous amener, si vous le désirez, à la découverte du parc animalier de la Pendjari en République voisine du Bénin en attendant le réaménagement des parcs du Togo. Il faut au préalable se munir du Visa Touristique Entente (VTE) délivré par les ambassades du Togo à l'étranger ou sur place à Lomé au Service des Passeports.

Ce circuit inter-Etats peut être organisé par les agences de voyages de Lomé :

ALBA TRAVEL SERVICE

Tél (228) 222-13-43 - Fax (228) 222-79-20

TRANSAFRICA

Tél (228) 221-68-23 - Fax (228) 221-88-52

TOGO VOYAGES

Tél (228) 221-12-77 - Fax (228) 221-81-76

UNION TOURS

Tél (228) 221-41-87 - Fax (228) 222-20-92

On peut aussi accéder au site à partir de Ouagadougou. Arrivée à Dapaong, à 181 km environ du site. De cet endroit on a aussi la possibilité de visiter les Greniers des Grottes de Nok et de Mamproug, à Tandjouaré, ou encore les peintures rupestres de Nambonga à Namoundjoga, à l'Est de Dapaong.

Sur le trajet Dapaong-Kantè d'une longueur de 153 km, vous aurez le loisir de visiter le Parc National de la Kéran.

INFORMATIONS PRATIQUES

OU LOGER?

j .5\$

Kara dispose de plusieurs hôtels de divers standings.

Le plus grand est l'+{WHODU avec 70 chambres et bungalows climatisés, une piscine.

Réservation (228) 660 0518.

.\$17°

Il existe quelques petits hôtels :

- /H & DSHPHQW GH .DQW (chambres).

Réservation au Bureau de la Préfecture
(228) 66 70 045

- 2[\JqQH 3OXV 13 chambres (1 climatisée) Tél (228) 667 01 19

- \$XEHUDHOD&ORFKH6 chambres (2 climatisées, 4 ventilées)

1\$'2%\$ (village situé sur le site)

Il existe de petites maisons d'hôtes composées de 2 ou 3 cases de confort rustique.

Contact 21* \$-9'& Tél. 667 20 11

Possibilité de camping avec l'Agence de voyages 75\$16\$)5,&\$. Demander la permission de camper chez les chefs de villages (se munir du matériel nécessaire et de la nourriture).

QUELQUES RECOMMANDATIONS

/H .RXVDP P DNRX HWXQ WUUVRLH GRVp
G³XQH FXQXUH WqV IRUM P DLV TXL YLFMP H
GH QRP EUHXVH DJ UHVLQV HWAGHYHQ IUD
J LQH 3RXUTXH YRWH VpRXUDX . RXVDP P DNRX
VH GpURXQH ELHQ SRXUYRXV SRXUYRV K{VMV
HWSRXU FHX[TXL VXLURQWYRV WDFHV YRLFL
TXHQT XHV UHFRP P DQGDMRQV

• KDELQOHYRXVGH IDoRQVLPsoHHwPYLWHQH
WHQXHV WURS PRXODQWHV RX GpQXGpHV

• pYLWHQHFRQWDFWUSRUHQWURERQQRWpV
VH WHQLU SDU OD PDLQ V³PEUDVVHU

• Q³H[KLEH]SDV HWWXUWRXQH PDOWUDLWBY
GHVREMHWXL VRQVLFLO³pTXLYDOHQW/soX
VLHXUVPRLV GH UHYHQPRHQ QHJDVSLOOH]
SDV O³HDXPpUDOHQ ERXWHLOOT³LOHVW
TXDQG PrPH UHFRPPDQGp GH SULYLOpJLHU

• QHQWH] SDVGDQVGHFRXU/GHV P DLRQVQDVQ
\ DYRLUpVp LQYLpV UHSHFWM] QV DXWQV

• GHPDQGHUO³DXWRULVDWVQVGH SUHQ
GUHGHV SKRWRWVWODLWVHQX[SHUVRQQHQH
WHPSV GH V³ SupSDUHU

• QH SURPHWVWSDV G³HQYR³HGHV SKRWRWL
YRXVVDYH]SHUWLQHPPHQVH YRXVQHSRXU
UH] SDV OH IDLUH

• pYLV] GH GLV³EXHUGHV FDGHDX[ERQERQV
DU HQWDXWHV ž FDUFHODVRXYHQXQQHIIHW
WqVQpIDVM NRXVLHV GpVFRDLVDMRQV

• VL YRXV GpVLUH]DLUGHVGRQV UHQVHLJQH]
YRXV VXU OHVDVVRFDLWLRLQH VHUYLFWXL
SRXUUDLHQVQ DVVXUHERUUHFWHPHQVGLV
WULEXWLRQ

• QHYRXVDSLWR³SDVRXYHUWHPHQWpYLWH]
GHVUHPDUTXHVTXL SRXUUDLHQWU³SHUoXHV
FRPPH GpVREOLJHDQWHDXFRQWUDLSHQVH]
j YDORULVQUNDVSHFWSRVLWLTXH YRXVQH
PDQTXHUH] SDV GH GpWHFWHWDUFKLWHFWXUH
ERQQH WHQXH GHV FKDPSV ž

• QHWHQM] VXURXVSDV G³FKHMUGHVRENVVD

F³pV YRXVSUHQGUH] GHVUVTXHVP SRUVDQW

• FRQVHUHYH]YRVGpFKHWSRXUOHVUHPHWWVWQ
XQ HQGURL³X FHX[FLSRXUURQWUWUVDLWp³
K{WHO FDPSPHQQW



VIH / SIDA

/HVVLWHWRXULVWLTXHQV³DOKHXUHVHPHQW
SURSLFHV DX GpYHORSSHPHQW GH OD SDQ
3URWpJH] YRXVQH IDLWHSDV FRXULGH ULV
TXHV DX[DXWUHWVHQFRXUDJH]PHVFRPSRUWH
PHQWV DGDswpV

RÉALISATION

Cette plaquette a été réalisée par l'Association « Les Amis du Patrimoine » en collaboration avec CRATerre-ENSAG, dans le cadre des projets situés du programme Africa 2009 (Centre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, ICCROM, CRATerre-ENSAG, Institutions Africaines du Patrimoine Culturel)



Auteurs

Thierry Joffroy, CRATerre-ENSAG

Nayondjoua Djanguenane, Directeur du Patrimoine Culturel

Contributions

Kossi Wowui, Direction du Tourisme

Roger N'Poh Tanti, Association des Jeunes Volontaires pour le Développement Communautaire

Remerciements pour leurs contributions à

Zato Djobo Tsrou Koura, Préfet

Badjamin Kokou Mbadia, Service local de l'environnement

Tchatchamana B. Kodjo, Service local de l'agriculture

Kpetiré Yawo, Inspection Scolaire

Alfa Obati, Chef de Canton de Koutougou

N'Dokré N'Tcha, Chef de Canton de Nadoba

Santy Alphonse, Chef de Canton de Warango

Koudété Kpakou, ancien Député

Yembetti N'Datchimia, personne ressource

Dominique Sewane, Ethnologue

Suzanne Preston Blier, Historienne de l'Art

Paul Mercier, Ethnologue

Photographies

Thierry Joffroy

Dobila Salifou, (page 7, 12, 13, 16 et 18)

Dessins

Gaël Amoussou, Thierry Joffroy, Arnaud Misse

Conception graphique

Arnaud Misse, CRATerre-ENSAG

Nicolas Pasian, ENSAG

Impression

Bastianelli-Clerc

ISBN : 2-906901-39-3

Dépôt légal : décembre 2005

© 2005 CRATerre-ENSAG

african
cultural
heritage
organisations





african
cultural
heritage
organisations



ISBN : 2-906901-39-3